



HAL
open science

Le palanquin d'argent de l'Inca. Petite enquête d'ethnohistoire à propos d'un objet absent

Thérèse Bouysse-Cassagne

► To cite this version:

Thérèse Bouysse-Cassagne. Le palanquin d'argent de l'Inca. Petite enquête d'ethnohistoire à propos d'un objet absent. Techniques et culture, 1998, 29, pp.1-43. halshs-00665765

HAL Id: halshs-00665765

<https://shs.hal.science/halshs-00665765v1>

Submitted on 16 Dec 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Thérèse BOUYSSSE-CASSAGNE*

LE PALANQUIN D'ARGENT DE L'INCA : PETITE ENQUÊTE D'ETHNO-HISTOIRE À PROPOS D'UN OBJET ABSENT¹

Les techniques d'orfèvrerie, celles de l'extraction du minerai d'argent ne peuvent être analysées indépendamment du champ religieux auquel elles appartiennent. Ainsi, pour comprendre un objet comme le palanquin d'argent de l'Inca, faut-il remonter la longue chaîne de techniques et de croyances qui relie le minerai de Porco à l'objet lui-même. Supposant que le travail de la mine et l'orfèvrerie constituent un même univers ritualisé, nous proposerons comme hypothèse que la sacralité du métal était liée aux origines, aux ancêtres et au guerrier céleste, l'Éclair.

Mines, argent, Inca, religion, pouvoir.

DEUX OU TROIS CHOSES QUE L'ON SAIT DE LUI

Aucun texte colonial ne décrit le palanquin de l'Inca, mais il nous est révélé, comme bon nombre d'autres objets, par des dessins du chroniqueur indigène Guaman Poma de Ayala.

Nous ne détenons qu'une seule information directe à son sujet; elle concerne l'origine de l'argent ayant servi à le fabriquer et émane de Fray Diego de Ocaña (1969 [ca 1606] : 182), un religieux qui passa par la mine de Porco (dans l'actuelle Bolivie) aux environs de 1603 et qui affirme que l'on utilisa l'argent de cette mine pour le confectionner—de telles données sur l'origine du métal d'une pièce d'orfèvrerie sont extrêmement rares. L'importance de Porco est également confirmée par le chroniqueur Cieza de León (1986 [1533]), qui précise que l'argent de ce gisement servit à confectionner une partie des plaques de métal qui se trouvaient dans le Coricancha², le grand temple du Soleil du Cuzco (capitale de l'Empire inca), et fut employé pour d'autres

* CREDAL, Centre d'Études et de Documentation sur l'Amérique Latine.

¹ J'adresse mes remerciements à F. Bray et S. Desrosiers pour m'avoir invitée à un colloque fécond et amical. Je tiens à remercier également C. Caillavet, J.-P. Berthe et P. Bouysse pour les suggestions qu'ils m'ont faites et pour leur aide dans la collecte du matériel bibliographique.

² Étymologiquement : "Le Jardin de l'or".

333

ANDAS DEL INGA PILCORAIMA

quynacapac

ynqa ua ala conquista
de los cayambis guancabís
ca canaxi cichochayá
poya quito tataoqa



lleuan los ynis andamarcas y
soras lucanas. pari na wihay.
alagueray batalla de pite
sa lolluan

batalla del ynga como

Figure 2

377

CONQUISTA DE VINTO GUAIMACAPA INGA- ILLAPA



lleuan a enterrallo al cuzco

fraen el punto de quito
a enterrallo a subobayual

del cuzco al

Figure 3

UNE APPROCHE HOLISTIQUE

Dans les Andes, l'étude des objets emblématiques incas ne nous renseigne pas uniquement sur la place sociale de celui qui les exhibe comme les blasons occidentaux peuvent le faire. Selon notre hypothèse, la matière constituant ces objets et les techniques qui ont servi à les élaborer sont aussi porteuses du sens contenu dans l'objet lui-même; et il en va des objets métalliques dont il sera question ici comme des textiles et des plumes⁶. De sorte qu'il est légitime de s'interroger sur la nature des liens existant entre l'objet —son essence devrions-nous dire— et celui qui en est le propriétaire. Le portrait de l'Inca, à l'instar de celui de tout monarque digne de ce nom, passe par l'analyse des emblèmes qui lui sont associés; et l'examen du palanquin d'argent de l'Inca —du métal dont il est fait— peut, selon cette logique, nous renseigner sur l'idéologie même de l'Empire.

Comme l'a montré à maintes reprises H. Lechtman (1974), ce qui caractérise les objets métalliques dans les Andes est l'intime association entre technologie et idéologie. Partant de l'idée que le développement de la métallurgie a en grande partie dépendu de la façon dont les Andins percevaient les différents procédés qu'ils avaient élaborés et les objets qu'ils confectionnaient, elle propose de considérer que si les croyances et les attitudes culturelles à l'égard des métaux ne sont bien évidemment pas à l'origine des développements techniques initiaux, ce sont cependant elles qui stimulèrent quelques-unes des avancées techniques les plus remarquables de cette région du monde.

Si, pour les archéologues, la signification culturelle des objets de métal est communément admise, notre compréhension des mines et des procédés d'exploitation pré-hispaniques est encore très embryonnaire et les approches holistiques sont rares. Les études font défaut qui prennent en compte toutes les phases de la production des objets —depuis l'extraction du minerai jusqu'à l'artisanat— et qui s'intéressent à la fois au développement des techniques et aux attitudes culturelles.

Nous n'avons pas l'ambition ici de comprendre l'ensemble des processus qui ont permis d'élaborer ce palanquin; nous n'en avons d'ailleurs pas la possibilité. Nous souhaitons simplement mettre au jour, à l'aide des documents historiques à notre disposition et en l'absence de travaux d'archéométaballurgie portant sur les Andes du Centre-sud (l'actuelle Bolivie), le lien de sens existant entre cet objet, le métal dont il est fait et celui qui l'utilise.

⁶ Dans une étude antérieure, nous avons déjà étudié les plumes qui composent la coiffe de l'Inca (Bouysse-Cassagne 1997).

PLUS VRAIS QUE NATURE

A Cajamarca (au nord du Pérou actuel), la quantité d'or et d'argent obtenue par les Espagnols pour le rachat, par les Indiens, de l'Inca Atahualpa, était impressionnante. Le secrétaire de Pizarre, Pedro Sancho de la Hoz (1917 [1535]), estimait à 40 860 marcs d'argent et 971 125 pesos d'or les quantités respectives d'argent et d'or fondues⁷. Seules les valeurs sonnantes et trébuchantes intéressaient les Espagnols. Aussi ne prirent-ils pas le soin de décrire les objets que l'Inca avait fait venir du Cuzco, la capitale, et des autres parties de son empire à cette fin. On sait néanmoins que la maison où le métal fut fondu était remplie de plaques d'or et d'argent, et qu'un soleil d'or, que les conquérants tirèrent au sort, figurait parmi les pièces d'orfèvrerie. Il y avait là des vases d'or et d'argent, quatre grands lamas d'or fin, douze grandes statues de femmes également en or fin, qui impressionnèrent beaucoup Pedro Sancho de la Hoz (1917 [1535]) qui dit à leur propos que les Indiens les adoraient et leur donnaient nourriture et vêtements. *Les Nouvelles certaines des Îles du Pérou* (1534) mentionnent aussi de la vaisselle, des plaques pour orner portes et bancs, des plats, des chemises tissées d'or fin et d'argent. Mais on ignore si le palanquin royal faisait partie de ce butin.

Il est clair cependant qu'une partie des dieux achevèrent ici brutalement leur carrière, réduits à l'état de métal fondu, alors qu'à force de réalisme les orfèvres incas s'étaient appliqués pendant des décennies à leur donner vie. Vie que les rituels ne cessaient d'affirmer puisque les dieux parlaient, étaient vêtus de riches habits et qu'ils mangeaient, à la différence des saints chrétiens qui peupleront les églises.

C'est en effet un réalisme souvent stéréotypé qui caractérise l'orfèvrerie de cette période. Les lamas que l'on a retrouvés dans les fouilles sont de toutes tailles mais toujours dans la même attitude : oreilles dressées, ils se campent raides sur leurs quatre pattes; ils sont creux comme presque toutes les statues.

Les techniques de coulée à la cire perdue ou avec des moules bivalves permettaient d'obtenir des représentations proches du réel; la soudure, les alliages, étaient également utilisés. En décoration, on employait le filigrane, le relief, le métal repoussé, les incrustations, les sertissures, les appliques et les pièces mobiles (Lechtman 1978 : 477 sq.).

Ce qui frappa les Espagnols, c'est que mis à part les objets utilitaires, bon nombre des objets d'orfèvrerie reproduisaient des êtres,

⁷ Un marc équivalait à 230 grammes, ou 1/2 livre ou 68 *reales sencillos*.

des plantes, des animaux, tout un monde animé. A Cajamarca, ce n'est donc pas seulement une partie de la richesse des Incas qui disparut, comme on l'a dit si souvent, mais bien des représentations religieuses et artistiques vivantes qui fondaient des croyances inscrites dans le métal même.

LA LOI

La période comprise entre 1565 et 1581 fut pour les Andins celle des bouleversements majeurs. Pour les Espagnols, la refonte de la société indigène —qui correspondait à un réel projet de gouvernement et dont les écrits d'un Matienzo (1967 [1567]), auditeur à la Chancellerie de la Ville de La Plata (l'actuelle Sucre), constituent le meilleur exemple— donna lieu à l'élaboration d'un énorme corpus de lois dont un grand nombre furent édictées dans le Charkas⁸ (l'actuelle Bolivie), c'est-à-dire sur les lieux mêmes des plus importants sites miniers d'argent du moment : ceux de Porco et de Potosí.

Alors que le vice-roi Toledo opérait une restructuration totale du paysage humain de la région, qui devait aboutir à une réforme des comportements sociaux et religieux des Indiens, clercs et laïcs débattaient sur le droit de la monarchie chrétienne d'Espagne à s'approprier le sol et le sous-sol et sur celui des Indiens à rester les maîtres de leur terre au nom de ce que Bartolomé de las Casas désignait comme "le droit légitime des Seigneurs naturels".

Pour les Espagnols, les plus grands espoirs dans la découverte de mines et de trésors étaient permis et la demande se fit pressante. La Couronne légiféra abondamment quant à ses droits sur les richesses des tombes, des temples, des lieux de culte et des mines, mais en désignant les uns et les autres sous le vocable quechua de *waka* (lieux sacrés, divinités), elle démontrait que la question du droit, telle qu'elle était posée, recouvrait celle du domaine religieux pour les Indiens.

Ces recouvrements entre champs culturels distincts furent nombreux. C'est ainsi que parmi les raisons qui justifiaient la création des "réductions" et les regroupements de populations indigènes, on évoqua également l'éloignement nécessaire des Indiens des tombes de leurs ancêtres et des *waka*.

La recherche des *waka* intéressait donc tout autant les chercheurs d'or, d'argent et de mines dont certains profanaient les tombes et les lieux sacrés en se livrant au *waqueo* (pillage des *waka*), que les curés,

⁸ Nous distinguerons dans le texte : "charkas", c'est-à-dire Audience coloniale de Charkas de "Charka", ancienne chefferie préhispanique.

qui entendaient extirper les idolâtries et convertir les Indiens à la foi chrétienne. Les religieux ne dédaignaient d'ailleurs pas, à l'occasion, pour la décoration de leurs églises, le produit de la fonte des objets qu'ils étaient allés dénicher eux-mêmes dans les tombes, les lieux de cultes ou les sanctuaires juchés au sommet des montagnes. C'est en effet grâce au *waqueo* que dans la province de Collaguas (région au nord d'Arequipa)⁹, les franciscains ornèrent de nombreuses et somptueuses églises —et ce n'est là qu'un exemple parmi bien d'autres.

Le problème de l'appropriation des richesses trouvées dans les tombes préhispaniques fut évoqué par las Casas dans *De Thesauris in Perú*. Mais le débat, on s'en doute, prit un tour particulier dans la région minière du Charkas, où les enjeux économiques furent d'une ampleur inégalée. Ainsi, au Cuzco, une réponse anonyme aux écrits lascasiens, connue sous le nom de *Anónimo de Yucay* (1571), justifiait l'exploitation minière au nom de la légitimité chrétienne et de l'illégitimité des "Gentils", en particulier des Incas, qui n'étaient somme toute que "des tyrans de fraîche date". Les richesses du Pérou furent donc très vite l'objet d'un débat théologique dont les lois espagnoles ont du mal à rendre compte.

Dans les faits, la connaissance de la culture minière indigène du Charkas, que l'on peut inférer à partir du corpus législatif, n'est pas proportionnelle à la quantité de lois édictées, car les pratiques préhispaniques n'y intéressent les Conquistadors que dans la mesure où elles peuvent les servir et où elles constituent un obstacle à leurs visées ou un manquement à l'égard de leurs lois. En conséquence, c'est bien souvent "par défaut" que les écarts entre tradition indigène et législation espagnole sont significatifs pour l'ethno-historien. Ils n'en constituent pas moins une base indispensable à la réflexion.

TOUT CE QUI BRILLE N'EST PAS OR

Nous nous attacherons donc, en partant de la législation espagnole, c'est-à-dire des documents les plus généraux —et apparemment les plus extérieurs au monde indigène—, puis en croisant systématiquement des manuscrits de provenances diverses, à tenter de comprendre les

⁹ Relación de la Provincia de Collaguas, *Relaciones Geográficas de Indias*, BAE, Madrid (1965 : 333).

attitudes culturelles qui présidaient à l'élaboration des objets d'orfèvrerie à l'époque coloniale¹⁰.

Très tôt, dès 1559, les orfèvres furent particulièrement surveillés. Ce sont les fraudes que les indigènes commettaient en ne soumettant pas l'argent qui passait entre leurs mains à l'impôt du quint royal (Impôt de 1/5) ou en tardant à le faire poinçonner, qui attirèrent l'attention de l'administration espagnole. Conformément à la loi, les officiers royaux devaient recouvrer un droit de fonte (1,5 %) et le quint sur le reste. Le paiement de l'impôt était exigible exclusivement en métal extrait de la mine. Aussi, à partir de 1682, lorsque trop de fraudes furent constatées, les artisans durent-ils faire la preuve qu'ils s'étaient acquittés de l'impôt avant de travailler l'or ou l'argent utilisés. Étaient enregistrés par le Registrador la quantité de métal employée, le type d'objet qui allait être réalisé ainsi que le nom de l'artisan. Une fois la pièce d'orfèvrerie élaborée, celle-ci était à nouveau pesée afin de vérifier si son poids était conforme à celui du métal utilisé; c'est alors qu'un poinçon était apposé.

Les Ordonnances de Toledo (La Plata, 5 mai 1574; Arequipa, 2 novembre 1575) signalent que les indigènes tardaient beaucoup à se rendre à la Casa de Fundición et qu'en mêlant l'argent à "d'autres métaux", ils en baissaient l'aloï. Le quint étant prélevé sur chaque marc d'argent, les orfèvres indigènes payaient par conséquent moins d'impôt que s'ils avaient utilisé de grandes quantités de métal sans alliage. Gonzalo Fernández de Oviedo (1946 [1549]) signale effectivement que l'usage des alliages d'or ou d'argent était extrêmement fréquent et il dit à ce propos :

"Les indiens savent très bien dorer les pièces de cuivre et d'or de mauvais aloï, et ils leur donnent une couleur si belle et si vive qu'il semble que toute la pièce ainsi dorée soit du meilleur or, comme si elle avait vingt-deux carats ou plus, et pour ce faire ils utilisent des herbes".

Ce que les Espagnols considéraient comme une fraude correspondait en réalité à de très anciennes pratiques. H. Lechtman (1977) a signalé en effet le développement précoce des alliages de cuivre et d'argent, de cuivre et d'or, et de cuivre, d'or et d'argent (vers 1 000 ans av. J.-C.). En chauffant et en martelant les alliages (attaquant à l'acide lorsque l'argent était présent) pour former une feuille fine, le cuivre oxydé était éliminé de la surface, n'y laissant que l'argent ou l'or. Le procédé de la *tumbaga* —c'est son nom— permettait, selon cet auteur,

¹⁰ Les techniques des orfèvres ayant tardé à être modifiées, nous supposons que la législation espagnole est susceptible de rendre compte, dans ce cas, de pratiques pré-hispaniques.

l'incorporation de l'ingrédient considéré comme essentiel à l'intérieur du corps même de l'objet. Telle était la condition requise pour que celui-ci acquière son sens véritable, même si son essence n'était présente qu'en quantité réduite. Quant à sa surface, elle était censée indiquer sa vraie nature.

Les orfèvres chimú de la Période Intermédiaire Récente maîtrisaient les alliages au point de pouvoir fabriquer de grands masques funéraires dorés à partir d'alliages de cuivre, d'argent et d'or. Les Incas n'innovèrent pas en la matière et réutilisèrent bon nombre des techniques des peuples qu'ils avaient vaincus en les étendant toutefois à l'ensemble de l'Empire, et c'est le cas de la *tumbaga* (Lechtman 1977).

Là où les Espagnols ne voyaient que de simples fraudes, il faut rechercher des habitudes culturelles différentes. Quant aux objets d'or ou d'argent qui émerveillèrent tant les Espagnols, on peut penser à juste titre que tous n'étaient pas d'or ni d'argent pur, mais qu'ils en avaient seulement l'apparence.

On voit donc bien ce qui distingue fondamentalement la valeur accordée à l'objet par l'orfèvrerie inca de celle que lui octroyaient les Conquistadors. D'un côté, c'est l'effort pour donner à la pièce que l'on a confectionnée l'apparence du métal précieux choisi qui importe (en mélangeant souvent divers composants), de l'autre c'est le poids et la quantité de métal pur qui compte.

Mais l'accusation de tricherie de la part des Espagnols peut se comprendre aussi pour un autre motif, qui tient en partie à l'usage dévolu à ces objets. Les Espagnols, qui entendaient faire entrer les Indiens dans une économie à la fois monétaire et de marché —dont les codes étaient inconnus des Andins— dénonçaient les curieuses pratiques des Indiens qui "enterraient leurs vases" (Ordonnances, La Plata 1574). L'argent et l'or ensevelis dans les tombes (*waka*) ou auprès des idoles (*waka*) échappaient en effet au principe économique de la circulation monétaire qui était à la base de l'économie coloniale. Et le fait que cette richesse ne soit plus jamais remise en circulation et ne s'héritât pas, demeurait totalement incompréhensible pour les Conquistadors.

Cette attitude était selon toute vraisemblance antérieure aux Incas et ceux-ci la partageaient avec d'autres cultures andines. En effet, lors des fouilles récentes de la tombe du Señor de Sipan, sur la côte nord du Pérou, outre les grands objets d'or, d'argent et de cuivre, plusieurs lingots de cuivre furent également retrouvés. Les morts "consommaient" non seulement des objets d'orfèvrerie, mais aussi du métal.

"Lorsque les indiens enterrent leurs morts, ils leur mettent de l'argent dans la bouche, dans les mains ou sur la poitrine ou ailleurs, ils les habillent de vêtements

neufs et leur en mettent d'autres pliés à l'intérieur du linceul ainsi que des sacs à coca (*chuspas*), des chaussures, des coiffures pour qu'ils s'en servent dans la vie future..."¹¹.

A la répression des fraudes vint s'ajouter l'extirpation des cultes idolâtres, car certains de ces objets véhiculaient des messages peu orthodoxes que les orfèvres s'appliquaient à propager en y faisant "figurer des idoles et des dessins répréhensibles".

Les représentations figurées furent vite prohibées et les lois du vice-roi Toledo (Lima, 1569-1570; Lima, 30 mai 1580) ne concernaient pas seulement les pièces d'orfèvrerie, mais aussi les *kerus* de bois¹², les vêtements, les porches des maisons, c'est-à-dire tout ce qui servait — dans cette société sans écriture — de support imagé aux représentations idolâtres¹³. Au-delà des objets de la culture indigène, ces interdictions s'étendirent également aux ornements des autels et aux murs des églises où les divinités indigènes allaient rapidement rencontrer, afin de mieux se perpétuer, les dieux de l'Antiquité classique et les représentations de la Renaissance.

Les ordonnances de 1570 remarquaient :

"Les dessins d'idoles, de démons et d'animaux figuraient sur les sièges, les vases, les bâtons cérémoniels, les murs, les édifices, les châles, les chemises et pratiquement tous les objets d'usage courant".

Dans la région de Charkas — lieu par excellence de l'extraction de l'argent —, on considéra qu'il fallait pourchasser tout particulièrement les représentations des "astres et les animaux terrestres et marins" qui étaient encore vénérés dans la région.

Résumons-nous : comme les autres objets d'orfèvrerie, le palanquin de l'Inca que nous cherchons à identifier était porteur d'un sens donné par le métal qui le constituait. Celui-ci pouvait aussi servir de support à des représentations religieuses. Enfin, s'il n'a pas été fondu à Cajamarca, il est susceptible d'avoir fait partie de la *waka* de son propriétaire.

¹¹ *Tercer catecismo y exposición de la doctrina christiana por sermones*, Antonio Ricardo, Lima (1584-1585).

¹² Vase cérémoniel en bois dont la surface est souvent ornée de peintures (*quellqa*).

¹³ Pedro Sancho de la Hóz, le secrétaire de Pizarre, raconte qu'une nuit, alors que ce dernier faisait étape dans un bourg des hautes terres, il remarqua dans des maisons la présence de plaques d'argent. Elles avaient 20 pieds de long, un pied de large et un ou deux doigts d'épaisseur. Les Indiens du lieu dirent qu'elles avaient appartenu à un grand chef qui en avait fait une maison, que la majeure partie de cet argent était tombé aux mains de l'Inca et avait été transportée au Cuzco. Les Incas avaient coutume de tapisser les murs des édifices les plus importants de plaques d'or et d'argent et c'était le cas notamment des murs du Coricancha, le temple du Soleil.

LES ORFÈVRES

Considérés comme fraudeurs et propagateurs d'idolâtries, les orfèvres furent bientôt regroupés par villages ou par quartiers dans les villes coloniales afin d'être mieux contrôlés. Si tout leur travail consistait à donner aux objets en alliage, l'apparence de l'or ou de l'argent purs et à inscrire sur leur surface les images de leurs dieux, sans doute doit-on envisager que le martèlement du métal s'apparentait dans les faits à un travail rituel.

S. Ramírez signale dans un article récent (1974) qu'avant l'arrivée des Espagnols, il existait de petits groupes d'artisans (une vingtaine d'individus) attachés à la cour des seigneurs de Lambayeque, Collique et Jancaya, au nord du Pérou. En échange de leur travail, ils recevaient de leurs maîtres nourriture, vêtements et tout ce dont ils avaient besoin pour leur subsistance. Si parfois centres de production du métal et ateliers d'orfèvrerie coïncidaient, c'était loin d'être une règle générale. Ainsi les célèbres orfèvres chibcha et muisca de l'actuelle Colombie obtenaient-ils le métal d'autres régions (Trimborn 1959). On sait par ailleurs que les Incas déplacèrent au Cuzco un certain nombre d'orfèvres chimú. Et Santillán (1968 [1567]) précise que dans les provinces où il y avait des orfèvres, ceux-ci ne donnaient à l'Inca qu'une petite quantité d'objets manufacturés : un bracelet par *guaranga* (une *guaranga* = une centaine de personne). Au sud de l'Empire, un groupe spécialisé fut découvert en 1586 dans le nord de l'Argentine; il prétendait descendre des Incas¹⁴.

On ignore si le palanquin de l'Inca fut travaillé par les orfèvres locaux charkas, ou si l'argent fut transporté au Cuzco, comme cela est plus vraisemblable, pour y être remis à des orfèvres attirés, spécialisés dans l'orfèvrerie impériale. On sait que l'Inca ne s'adressait en effet, pour confectionner ses vêtements, qu'à des tisserands particulièrement habiles comme ceux de la région de Millereca, ou de Capachica et Coata, près du lac Titicaca (Bouyasse-Cassagne 1980) et que ceux-ci tissaient pour lui les plus beaux *cumbi*¹⁵; l'orfèvrerie royale fut sans doute l'objet des mêmes soins.

Toutefois, nous ne possédons que peu de détails sur le statut particulier des orfèvres au sein de l'Empire. Selon le chroniqueur

¹⁴ "On pense que les gens de Ralan y Zurac sont des Incas du Pérou qui ont fui et ils ont des jarres d'argent et d'or dans lesquelles ils boivent, elles sont faites pour cela, ainsi que d'autres pièces en argent, et ils travaillent l'argent et ils nous montrèrent des marteaux avec lesquels ils le travaillent : ils disent que les marteaux étaient ronds et semblables à ceux avec lesquels les indiens du Pérou le travaillent, c'est un instrument différent de celui que possède les orfèvres espagnols..." Ramírez de Velasco (1965 [1586]).

¹⁵ Les *cumbi* sont les tissus les plus fins par opposition aux tissus d'*abasca*, plus grossiers.

Morúa (1946 [ca 1609]), ils étaient exemptés de toute autre forme de tribut, ce qui semblerait indiquer qu'ils n'entraient pas dans la même catégorie que l'ensemble des autres citoyens (*hatunruna*) mais bien dans celle des artisans spécialisés. Or, c'est la nature du tribut qui déterminait l'ordre hiérarchique des différents groupes ethniques et leur place respective à l'intérieur de l'Empire inca, le Tawantinsuyu.

Garcilaso de la Vega (1945 [1609]), dont la famille maternelle avait vécu au Cuzco au temps de sa splendeur, décrit la multitude de petits objets d'or et d'argent (herbes, fleurs, plantes et arbres, animaux de toutes sortes, lézards, escargots, personnages, greniers, lamas) qui ornaient les jardins du Temple du Soleil, le Coricancha; il dit aussi que les orfèvres qui les confectionnaient vivaient à demeure et étaient spécialement voués au culte du Soleil¹⁶. Leur condition particulière était donc liée, d'une part à la proximité du dieu, d'autre part aux *waka*, images des dieux, qui naissaient de leurs mains. Une partie de l'argent de Porco utilisé pour les grandes plaques ornementales qui figuraient dans le Coricancha fut peut-être travaillée par eux.

Ces orfèvres étaient-ils des Chimú, considérés comme les plus habiles de l'Empire en la matière et dont certaines colonies avaient été établies dans la capitale ? S'agissant d'objets situés dans le saint des saints de la religion impériale, il est probable que les meilleurs orfèvres avaient été choisis; l'hypothèse concernant les Chimú demande cependant confirmation. Quant au palanquin, les dessins de Guamán Poma de Ayala ne permettent pas d'en apprécier la facture car les décorations qui ornent sa surface ne sont pas identifiables; il s'agit plutôt de traits dessinés à la hâte que d'un véritable décor.

LA CIRCULATION DES OBJETS DANS L'EMPIRE

En l'état actuel de nos connaissances, la circulation des objets de métal dans l'Empire inca ne peut donc être reconstituée avec précision, pas plus qu'il n'est possible d'en évaluer la quantité, et à plus forte raison de savoir de quelle mine provenait le minerai utilisé pour leur fabrication. On peut pourtant les classer dans des catégories distinctes.

- Les objets de bronze furent ouvertement éliminés par la cour du Cuzco. Le bronze stannifère restait un "alliage pour le peuple" : c'est la raison de sa dispersion sur toute la surface de l'Empire (Lechtman 1978 : 513).

¹⁶ "Parce que les orfèvres dédiés au culte du Soleil ne savaient faire que les choses que nous venons de dire". (Garcilaso de la Vega 1945 [1609]).

- Au-delà des dieux, premiers consommateurs d'objets sacrés, et des *waka*, c'était essentiellement à l'Inca, et au cercle des seigneurs alliés et des chefs les plus prestigieux, qu'étaient destinés l'orfèvrerie d'or et d'argent ou les alliages nobles. Ce cercle de l'échange était à tel point restreint qu'une division hiérarchique séparait ceux qui le constituait des autres, comme elle séparait leurs morts de ceux des *hatunrunas*, les tributaires.

Mais un document consulté aux archives de Madrid jette quelques lumières sur la provenance d'une partie des objets que possédait l'Inca de son vivant, et de ceux qui étaient donnés à des caciques de haut rang. Il s'agit d'une inspection oculaire effectuée pendant le mois de juillet 1571 dans la vallée de Yucay, proche du Cuzco. C'est Álvaro Ruiz de Navamuel, l'un des Visiteurs du vice-roi Toledo, qui fit cette inspection auprès des descendants des *panacas* royales (lignages des différents Incas)¹⁷. L'intérêt de ces informations réside précisément dans leur provenance : l'entourage immédiat des Incas, ceux qui avaient pour tâche de garder les momies royales et de veiller à la conservation de leurs biens, c'est-à-dire d'accomplir les rituels funéraires. Les réponses varient parfois des uns aux autres, nous n'en citerons que quelques-unes parmi les plus significatives :

"Tous les curacas que l'on appelait *uno* et qui commandaient à 10 000 indiens donnaient chaque année à l'Inca un vase d'or, et eux-mêmes et les autres chefs donnaient leur fils aîné pour le service de l'Inca et c'était une obligation et lorsque celui-ci mourait, ils devaient envoyer le fils aîné qui leur restait et qui était vivant" (fol. 18v.). "A la quinzième question chacun dit en particulier et tous de concert qu'ils savent et virent que tous les caciques et curacas donnaient chaque année à Huaynacapac et à son fils Guascaringa, à l'époque où ils gouvernaient cette terre, une pièce d'or (*tejuelo*), ce qui ne constituait pas une grande obligation et qu'ils ne savent rien au sujet du vase d'or; cependant les Incas emportaient parfois de l'or en poudre ou de l'argent et les caciques leur donnaient des vases d'or, et c'était une obligation annuelle" (fol. 45v. et 46r.); "[...] et que l'Inca pour les honorer leur donnait parfois des vases d'or ou d'argent et que celui à qui il donnait un vase d'or était un cacique important". (fol. 26v.).

Pour les lignages nobles, les objets précieux (vases), mais aussi les personnes (comme le fils aîné du lignage, le futur *orejón*) faisaient partie des dons obligatoires à l'Inca. Ces dons avaient, outre leur signification religieuse, une portée politique.

Je citerai deux autres exemples qui illustrent l'usage rituel des vases et mettent en évidence leur double rôle :

- C'était avec un vase d'or que l'Inca offrait des libations au Soleil pendant la grande fête du dieu, l'*Intiraymi*.

¹⁷ Archivo Nacional. Madrid. Diversos de Indias, 210.

- Quand il "signait" un pacte avec un cacique, chacun buvait à tour de rôle de la *chicha*¹⁸ dans l'un de ces vases, qui était ensuite déposé dans un temple qui tenait lieu de "dépôt d'archives"¹⁹.

En contrepartie, la hiérarchie des dons faits par l'Inca déterminait divers degrés dans le système des alliances avec les chefs et la place que ceux-ci occupaient au sein de l'Empire. Les objets d'orfèvrerie, la coca, ou d'autres gratifications comme les femmes de sang royal, comptaient parmi les présents qui permettaient à l'Inca d'instaurer des échanges inégaux avec les nobles. Comme on le verra, les chefs charkas, détenteurs des mines de Porco, entrèrent dans ce circuit et, reçurent des femmes incas et des titres de noblesse en échange d'importants gisements miniers.

Tous étaient les obligés de l'Inca²⁰ puisqu'ils ne pouvaient rien lui rendre d'équivalent, aussi ce dernier se trouvait-il à la tête d'un réseau de redistribution dont il fixait lui-même les limites.

Mais tandis que l'Inca régnant maîtrisait ce flux constant d'objets, la collection de cadavres exquis constituée par les momies de ses ancêtres ainsi que par les momies des nobles ne cessait de croître; les morts confisquaient l'orfèvrerie qui leur avait appartenu de leur vivant et qui était ainsi retirée du circuit des échanges humains pour intégrer l'univers sacré des tombeaux. Ce fut peut-être le cas pour le palanquin de chacun des Incas. Il semble bien —et nous tenons à le souligner— que deux univers, dont l'un se situait dans les entrailles de la terre, coexistaient en étroite dépendance.

En réalité, le monde des morts était calqué sur celui des vivants et il en reproduisait fidèlement la hiérarchie :

"Ceux à qui Dieu avait donné la richesse dans cette vie étaient ses amis, et il leur donnait le paradis dans l'autre vie. C'est pour cela que l'on vénérât tant les seigneurs et les hommes puissants, même après leur mort et qu'à l'inverse on

¹⁸ Bière de maïs.

¹⁹ La solennité du moment historique que signifie l'alliance de l'Inca au chef Lupaca n'est pas passée inaperçue et Cieza de León (1986 [1533]) nous en offre une description : "L'Inca et le Lupaca burent l'un après l'autre dans un vase d'or, propriété de l'Inca puis ils le déposèrent en disant : que le signe de l'alliance soit le suivant, que ce vase demeure ici et que je ne le déplace pas et que tu ne le touches pas, pour que ce que nous avons décidé soit assuré... et après avoir embrassé le vase ils firent une grande danse (*taqui y areyto*) avec un grand accompagnement musical, et les prêtres qui prononcèrent quelques mots, portèrent le vase jusqu'à l'un des nombreux temples où étaient entreposées ces professions de foi que faisaient les rois et leurs seigneurs".

²⁰ C'est Morúa (1946 [1609]) qui spécifie que les caciques de 20 000 et de 10 000 Indiens recevaient une série d'insignes de prestige (palanquin, hamac, trône, tiare), insignes de l'Inca, une princesse de sang royal du Cuzco, des serviteurs, des vêtements précieux mais aussi 2 gobelets d'or, 4 gobelets d'argent, un collier de turquoises, 2 bracelets d'or, 4 d'argent, 20 à 25 pièces d'or, 1 chapeau à plumes.

méprisait les vieux, les malades et les pauvres que l'on prenait pour les laissés pour compte de Dieu"²¹.

Au moment de leur mort, les Incas

"[...] se faisaient enterrer avec leurs trésors dans des lieux tenus secrets que personne ne pourrait connaître afin que ces trésors ne puissent être découverts, avant de mourir ils donnaient l'ordre que si des jeunes gens se rendaient à leur enterrement, ils soient tués afin que l'on ne puisse les découvrir et ils faisaient toujours confiance aux plus âgés pour garder ce secret, et les caciques riches faisaient de même." (Archivo Nacional. Madrid. *Diversos de Indias*, 210).

Ainsi, les nobles des *panacas* confirment ce que nous savions déjà au sujet de la nécropompe des Incas, et notamment ses règles les plus strictes : "Ils donnaient à manger aux morts aux heures habituelles" (fol. 49 r). Non seulement il n'existait pas de coupure véritable entre la vie et la mort, mais tous les rituels mis en œuvre s'employaient habilement à la récuser.

Les raisons de ce culte fastueux aux morts de la noblesse et à ceux des Incas sont également précisées :

"Ils adoraient les corps des Incas parce qu'ils pensaient qu'ils étaient près de Viracocha et qu'ils intercédèrent en leur faveur pour leur donner la santé, de bonnes récoltes et la pluie, aussi leur offraient-ils et leur donnaient-ils tout ce que nous avons dit et ils les vénérèrent comme leurs dieux." (Archivo Nacional. Madrid. *Diversos de Indias*, 210).

C'est sans doute une brève analyse du nom que l'on donnait au mort, *malqui*, qui permet le mieux de comprendre cette fonction fécondante qui était —et qui est toujours— attribuée aux ancêtres ainsi qu'au dieu Viracocha Pacha Yachachiq ("Celui qui conduit la surface de la terre à son plein développement pour l'exploitation agricole"²²).

Le terme *malqui*, comme le précise l'archevêque de Lima, Pedro de Villagómez (1917), grand instigateur des extirpations, désignait les corps des défunts au même titre que le terme *munay* qui signifie amour. Mais *malqui*, s'il reste un mot empreint d'affectivité, déborde cependant le champ sémantique de la tendresse pour rejoindre le domaine de l'agriculture :

²¹ Ce texte du Cathéchisme du Troisième Concile de Lima traduit maladroitemment dans les catégories de la pensée chrétienne une réalité préhispanique (*De las ánimas y defuntos*, cap.II).

²² J'emprunte cette traduction à César Itier dans son étude linguistique de l'ouvrage de Joan de Santa Cruz Pachacuti Salcamaygua (1993).

"Le *malqui* est la pépinière que l'on cultive dans le but de transplanter les plantes qui y poussent, et ce mot désigne également, les plantes qui y sont nées, et qui sont ce que ces gens aiment le plus au monde".

Ainsi pour les Andins, l'image du lignage (passée et future) se confondait-elle avec la pépinière, et c'est également cette métaphore d'un monde en puissance, lié à l'ancestralité, qui désignait le dieu suprême Viracocha, considéré par ailleurs comme le premier de tous les ancêtres. Si ancestralité et fécondité ne faisaient qu'un, comme on l'a dit maintes fois, encore fallait-il comprendre l'image qui unissait le dieu, le défunt et sa descendance. Et c'est dans cette perspective qu'il faut peut-être considérer les jardins du grand temple du Coricancha dédié au dieu suprême. Ils constitueraient selon mon hypothèse un exemple idéal, en or et en argent, de la pépinière féconde. La profusion d'objets précieux à l'intérieur des tombes était-elle aussi liée à cette fonction fécondante ? Nous tenterons de répondre plus loin à cette question.

Contentons-nous pour le moment de remarquer que le portrait de l'Inca mort était celui d'un guerrier.

"Les Incas se faisaient enterrer secrètement dans des sépultures cachées et ils emportaient avec eux l'or et l'argent et les vêtements, leur massue de guerre (*chambi*), leur fronde (*guaraca*), leur bouclier, et les indiens qui en avaient la possibilité faisaient enterrer avec eux une partie de leurs trésors et de leurs richesses." (Archivo Nacional. Madrid. Diversos de Indias, 210, fol. 48r et 48v).

La *waka* de l'Inca, fondateur du lignage, se confondait avec l'Inca au combat tel qu'il apparaît dans l'un des dessins de Guamán Poma de Ayala. Il existe donc des similitudes que nous devons décrypter entre les portraits 2 et 3 cités en référence au début de cette étude et qui représentent tour à tour l'Inca au combat et l'Inca mort.

LES MINES DES CHARKAS

Les historiens Conrad et Demarest (1984) ont démontré que le culte des momies et la confiscation par celles-ci d'une grande quantité de terre était sans doute la raison principale qui avait poussé chaque Inca à reculer les limites des frontières impériales et à conquérir de nouveaux domaines. Je pense pour ma part qu'il en allait des mines comme des terres. Puisque le stock des objets d'or et d'argent devait être reconstitué à chaque génération, la découverte de nouveaux gisements constituait un besoin quasi permanent pour cette société. C'est sans doute pour cette raison que Guamán Poma suggère que Capac

Yupanqui et ses successeurs se livrèrent à une recherche systématique de mines.

S'il ne semble faire aucun doute que les mines d'or de Carabaya (sur le versant est des Andes, au nord de la Bolivie) furent l'enjeu de nombreuses guerres qui opposèrent les Collas du Titicaca aux Incas, la Conquête de la région Charka, plus au sud où se trouvait Porco, se fit au contraire sans véritable résistance puisque les caciques locaux firent don de leurs richesses.

Quelque cinquante ans à peine séparent la conquête espagnole de celle des Incas. En échange des mines que le chef charka venait de lui offrir, l'Inca lui donna des chemises brodées d'or fin, des bracelets d'or et d'argent, un parasol, des Indiens de service et une femme de sang royal.

A Cochabamba, contre les mines de Porco, Francisco Pizarro remit, au chef de la reddition, le Charka Ayaviri, un manteau, une chemise de damas vert et un chapeau rouge. Les Ayaviri devinrent plus tard sous les Espagnols —et durant plusieurs générations— les capitaines de la *mita*²³ de Potosí. Ce sont eux qui avaient en charge d'enrôler et de contrôler les mineurs qui descendaient dans "la bouche de l'Enfer"²⁴ et de leur interdire les danses et les beuveries rituelles qu'ils pratiquaient toujours avant de pénétrer dans la mine.

Les *Informations des Mérites des Chefs Charka* écrites au XVIII^e siècle et qui rapportent ces faits, confirment que c'est bien l'Inca Pachacuti qui prit possession des mines de Porco. Elles nous renseignent, en outre, sur la manière dont ces chefs locaux négocièrent avec leurs conquérants successifs, Incas et Espagnols, une série d'honneurs contre certains des gisements miniers se trouvant sur leurs terres; cela leur permettait d'intégrer la catégorie des "Incas de privilège", puis par la suite de conserver les titres acquis, étant considérés comme "les comtes et les marquis d'Espagne". Car dans ces documents coloniaux tardifs, c'est de leur légitimité à l'époque inca que les caciques tirent les arguments qui les feront reconnaître par les Conquistadores.

Le palanquin des dessins de Guamán Poma de Ayala que nous cherchons à identifier fut sans doute celui de Pachacuti, le conquérant de Porco, ou celui de Huayna Capac, son successeur, qui fut également l'ami personnel de l'un des chefs charkas (figs. 1 et 2).

C'est la richesse de leur sous-sol qui avait permis à ces derniers, alors qu'ils n'appartenaient pas aux *panacas* royales, d'accéder au plus haut rang de la hiérarchie impériale, puis d'obtenir, sous les Espagnols,

²³ La *mita* est le travail obligatoire dans les mines.

²⁴ C'est ainsi que l'on désigne la mine de Potosí au XVI^e siècle.

les mêmes droits que les "nobles d'Espagne". De semblables égards signifiaient sans doute que les deux conquérants auxquels ils avaient fait successivement don de leurs mines n'avaient pas perdu au change et que l'argent extrait à Porco devait être particulièrement abondant ou d'une qualité tout à fait exceptionnelle.

La première évaluation des mines de Porco²⁵ date du 19 mars 1541, et provient de Hernando Pizarro. Il s'agit d'une lettre inédite adressée au Roi d'Espagne et conservée à la Bibliothèque Nationale de Madrid. Nous reproduisons ici le passage le plus significatif de ce document pour notre propos.

Potosí

"J'ai écrit à votre majesté au moment où je me suis rendu dans la province du Collao ou Charka pour la conquérir, pour lui dire que j'avais découvert des mines d'argent très riches, et que j'en avais désigné une comme étant la propriété de votre majesté. J'ai maintenant en ma possession des échantillons du marquis Francisco Pizarro et de mon majordome qui réside dans les mines et qui dit qu'elles donnent d'excellents résultats, celle de votre majesté doit donner 20 marcs d'argent par quintal, je ne crois pas qu'elle soit en cours d'exploitation à l'exception de l'entaille faite pour l'échantillonnage, la mienne donna au début 6 marcs par quintal, elle est maintenant à quatre stades de profondeur, le minerai s'est amélioré, il est à douze marcs maintenant. On me dit que j'ai déjà beaucoup de métal extrait. Il y a dans cette montagne 80 mines qui appartiennent à des particuliers. On les travaille lentement car elles coûtent cher et ceux qui les possèdent sont pauvres. Le gouverneur et Gonzalo Pizarro mon frère qui avaient la possibilité de le faire font travailler les leurs. Mais l'on n'a pas pu fondre le métal faute de soufflet et c'est pour cette raison que votre majesté n'a pas reçu d'argent. On m'écrit que l'on nous envoie des soufflets et des outils de la Nouvelle Espagne pour les vendre. Les indiens m'ont découvert d'autres mines près de la côte, mais pour ne pas retarder mon voyage je n'ai pas encore eu le temps de m'y rendre; le gouverneur me dit qu'elles sont bonnes et qu'il a des échantillons qui sont pour moitié de l'argent. Non loin des mines des Charkas, à trente lieues, on me dit que les indiens possèdent d'autres mines riches et c'est mon majordome qui m'en a avisé, il me dit que dès que les indiens surent qu'il était là ils ne voulurent plus rien dire [...]. Votre majesté peut considérer ces nouvelles comme sûres car outre que mon majordome écrit la vérité, je lui ai demandé de ne me dire que le tiers de la réalité. Avant que je ne vienne je le savais et bien que j'eusse expérimenté le métal des Charkas et qu'il me donnait de l'argent fin, mon majordome dit que l'échantillon que l'on fit pour sortir le métal se trouvait dans un puits d'effondrement qui est sur le côté, et que maintenant l'on travaille le flanc de la montagne et que la mine a 4 stades de profondeur, et qu'avant d'arriver à l'endroit d'où l'on a extrait l'échantillon il faut encore 4 stades et qu'alors on trouvera de l'argent fin, j'ai encore 4 ou 5 mines dans cette montagne mais personne ne les travaille car elles coûtent trop cher [...]" (B.N. Madrid 261)²⁶.

²⁵ Nous reprenons ici un certain nombre de thèses déjà avancées dans le travail sur la *waka* de Porco que nous avons réalisé avec T. Platt *et al.* (s/presse).

²⁶ 1 stade = 2 *varas* de Castille; 1 *vara* = 836 mm.

Dès la conquête, les Espagnols eurent connaissance d'une bonne partie des mines en exploitation dans le Charkas. Il faut dire qu'outre Porco, ils reçurent en don les mines d'or de Chiotamarca et celles d'étain de Chayanta, situées dans la même région.

La famille Pizarro, qui n'hésita pas à s'approprier en maintes circonstances les biens ayant appartenu aux Incas, manifesta un vif intérêt pour cette contrée. Porco fit partie de l'*encomienda*²⁷ de Gonzalo Pizarro. Quant à Hernando, son frère (l'auteur de la lettre citée), qui avait en *encomienda* le Repartimiento des Chichas, il possédait également une mine à Porco. Voyageant sans cesse de l'une à l'autre et passant fréquemment par le Cerro de Potosí —où il chassait parfois le gibier—, il apprit que des mines d'argent se trouvaient dans les parages de cette montagne. Il en exploita une qui, dans un premier temps, ne s'avéra pas très riche et qu'il dut abandonner au moment de la rébellion de Gonzalo contre le Roi.

Comme l'a souligné M. Ballesteros-Gaibrois (1970), Hernando fut donc le premier exploitant du Cerro Rico, et ce, à une date antérieure à celle que l'on considère habituellement comme la date de sa découverte officielle (1545)²⁸.

A l'époque préhispanique cependant, et malgré leur proximité, les gisements de Porco et de Potosí reçurent des traitements différents. Porco était déjà en exploitation au moment de la Conquête tandis que la mine de Potosí, pourtant découverte par les Incas, ne fut exploitée que sous la férule espagnole. Pourquoi cette différence ?

LES MINES ET L'ORIGINE DU SACRÉ

Nicolás de Martínez Arzáiz y Vela, qui écrivit la *Historia de la Villa imperial de Potosí* (1975 : 81), attribue la découverte de Potosí à Huayna Capac. Selon cette source, l'Inca aurait vu le Cerro pour la première fois tandis qu'il se rendait à Porco afin de combattre les "sauvages" guaraní qui assiégeaient continuellement la région. L'auteur rapporte à cette occasion une tradition orale, probablement

²⁷ L'*encomienda* permettait à un Espagnol *encomendero* de posséder un certain nombre d'Indiens, entendu que la terre appartenait au roi d'Espagne et que c'est lui qui l'attribuait.

²⁸ "[...] Il reçut la nouvelle qu'il y avait un filon de métal d'argent, il alla jusqu'au Cerro et lorsqu'il vit le filon il ordonna de construire une cabane où il vécut et installa des instruments pour le travailler et pour fondre l'argent, il le travailla pendant un certain temps et le métal qu'il découvrit fut pauvre ou de peu d'intérêt. Dans cet endroit, aujourd'hui on peut voir les murs de cet édifice et ce sont ceux que Votre Excellence (il s'agit du Vice-Roi Toledo) vit lui-même depuis le haut du Cerro". *Relación muy particular del Cerro y minas de Potosí y de su calidad y labor*, por Nicolás de Benino. Biblioteca Nacional de Madrid.

ancienne, qui avait encore cours au XVIII^e siècle. Cette légende attribue l'absence d'exploitation à une apparition d'ordre surnaturel qui se serait produite au moment où l'Inca donnait l'ordre d'ouvrir les veines du Cerro. Un bruit épouvantable serait alors sorti des entrailles de la terre, faisant trembler la montagne, tandis qu'une voix retentissante donnait l'ordre d'arrêter l'exploitation en disant que la mine "était réservée à d'autres" qu'à lui²⁹. L'Inca, entendant ce vacarme, se serait écrié "*Pototchi*", désignant sans doute la *waka* du lieu.

Si ce petit mythe tend à prouver le droit de regard de la *waka* de la montagne sur les mines que celle-ci contient, une autre source (Ocaña 1969), donne une explication différente : l'Inca n'exploitait pas le Cerro, parce qu'il l'avait offert au Soleil, le dieu suprême. En réalité, les deux documents ne sont pas contradictoires, car l'Inca a très bien pu dédier à la divinité impériale des biens ayant appartenu jadis à une *waka* locale, après le rite du jeu des *ayllus*, qui consistait à gagner la mine en question contre le prêtre de la *waka* qui assumait alors délibérément le rôle de perdant³⁰.

Les découvertes de mines devaient toujours être accompagnées de rites, et le document qui transcrit l'Interrogatoire des *panacas* du Cuzco, et que nous avons abondamment utilisé, évoque quelques-uns d'entre eux. En nous donnant l'ordre des préséances entre les divinités locales et l'Inca, il permet de comprendre la place relative des uns et des autres dans l'économie religieuse de l'Empire et rend plausible une interprétation du texte d'Arzáiz y Vela, jusqu'ici considéré comme une source tardive et peu fiable.

"Lorsqu'ils découvraient des mines d'or ou d'argent, ils les offraient à leur dieu, ils les offraient en premier lieu à leur dieux idoles et *waka* en leur assignant des parties qui leur appartiendraient, ensuite ils les donnaient aux Incas et personne n'osait s'octroyer une mine en propriété privée." (fol. 43).

"Le premier minerai qu'ils sortaient ils l'offraient à Viracocha et à leurs *waka*" (fol. 45v.).

De la même manière que l'on devait tenir secret les trésors des tombeaux (*waka*), les trésors miniers (*waka*) situés à l'intérieur des montagnes aux sommets desquelles se trouvaient également des *waka* ne

²⁹ Cette phrase a toujours été interprétée de façon prémonitoire et comprise comme si les "autres" dont il est ici question étaient les Espagnols.

³⁰ Cette fiction légale signalée par Albornóz a été analysée récemment par M. Ziolkowski (1997). L'*ayllu* est une arme de chasse et de guerre que le tonnerre tenait dans une de ses mains.

pouvaient être dévoilés puisqu'ils appartenait à celles-ci³¹. La légende que rapporte Arzáiz y Vela ne fait que confirmer une tradition encore vivace de nos jours, selon laquelle l'univers chtonien, et plus généralement tout ce qui est interne ou inclus, doit demeurer caché et secret.

Le mythe d'origine de la Création impliquait d'ailleurs pour l'ensemble de l'humanité l'idée d'un cheminement clandestin et préalable dans les entrailles de la terre. Ce parcours dans l'ombre n'est pas sans rappeler celui de la graine qui germe dans le sol de la pépinière ou celui du minerai enfoui dans la mine.

Selon ce mythe, Viracocha, après avoir anéanti sur le lac Titicaca l'humanité du Temps des Ténèbres (*chamaca pacha*), créa une seconde humanité. Les différents lignages locaux qui avaient cheminé sous terre depuis le lac sortirent alors des ouvertures de l'écorce terrestre situées dans les montagnes; ils s'échappèrent également par les volcans, les sources, les lacs, les troncs d'arbres, qui furent considérés comme des lieux d'origine (*pacarina*). Lors de cette aube de l'humanité (*pacarin*), chaque groupe fut porteur de signes distinctifs (*waka*, vêtements, plantes cérémonielles, langue, chants, musiques).

C'est dire si le sacré impliquait d'abord pour les Andins un certain type de rapport aux origines et aux ancêtres; et si les montagnes où se trouvaient les mines étaient vénérées, c'est aussi en tant que lieux primordiaux, car elles permettaient de reproduire en leur sein le lent cheminement des premiers hommes du temps de l'obscurité avant qu'ils ne parviennent à leur pleine maturité à la surface de la terre.

Selon notre hypothèse, le travail de la mine se présentait donc comme l'actualisation du mythe des origines. Il s'agissait d'un travail ritualisé et non d'un simple labeur comme l'ont envisagé généralement les historiens. Et c'est bien parce que les échanges entre Incas et nobles passaient par des objets d'orfèvrerie constitués du métal enfoui dans la terre, que les rapports qu'ils instaurent étaient empreints de sacralité (et non l'inverse comme on l'a dit jusqu'ici).

On saisit mieux à présent l'importance du don des mines de Porco par les Charkas à l'Inca. De même, on peut comprendre pourquoi, malgré leur quête active de minerai d'argent, bien des mines de la région échappèrent aux recherches des Espagnols, les Indiens refusant obstinément de révéler des lieux empreints d'une telle sacralité. Ce fut

³¹ "Celles que l'on nomme vraiment huaca, mais qui porte aussi le nom de vilca, sont des oracles et des adoratoires qui se trouvent généralement en haut des montagnes, ils y adorent pour idoles des pierres ou des plantes, ils ont là des idoles d'or et d'argent à qui ils offrent des lamas, de la coca, des cochons d'inde, de l'or et de l'argent, et ils croient que ces pierres sont leurs dieux". Juan de Matienzo (1967 [1567]).

le cas de Potosí, de Chaqui³² non loin de Porco, et de bien d'autres mines.

A propos de la mine de Chaqui, Barba (1967 [1640]) écrit que les Indiens préférèrent se suicider plutôt que de dire où elle se trouvait. Ce n'est en effet qu'en 1626 que les Espagnols réalisèrent que la colline qui était située au centre du village, à côté de l'église, et devant laquelle ils passaient quotidiennement, était en réalité construite de main d'homme pour occulter l'entrée d'une mine; c'était aussi un lieu d'offrande et un important sanctuaire qui faisait probablement partie d'un système d'orientation solaire³³. Il y avait là un monolithe dressé, dédié au soleil et une pierre coupée en deux et couchée, vouée au culte de la foudre. Autour de ce site étaient déposées des offrandes³⁴ et le gardien de la bouche de la mine délivrait des oracles.

Mais l'intérieur des galeries de Chaqui s'avéra plus surprenant encore. Il renfermait une partie des *waka* en métal qui se trouvaient jadis au sommet des montagnes. Elles avaient été placées dans des niches creusées à même les parois, par des Indiens soucieux de préserver leurs divinités des extirpateurs et des chercheurs de trésors, car c'étaient elles qui pourvoyaient aux besoins et protégeaient les richesses. Une partie de la *waka* de Porco avait trouvé un abri dans ce sanctuaire caché.

C'est à la fin du XVII^e siècle, la mine de Porco étant exploitée depuis fort longtemps par les Espagnols, qu'une autre partie de sa *waka* tutélaire — que les Indiens avaient pris soin d'enfouir dans une vallée — fut découverte par un curé zélé, soucieux d'extirper les idolâtries de la région et de faire carrière au sein de l'église coloniale. Cette *waka*, qui portait aux dires du curé le nom de "Porco" et qui trônait jadis devant l'entrée de la mine, était constituée de trois blocs de minerai d'argent d'excellente qualité : la *tacana*. Elle fut, bien entendu, fondue sur le champ.

Selon toute vraisemblance, il s'agissait d'une *mama*. Les *mamas* étaient constituées par les premiers blocs de belle taille découverts au moment de l'ouverture de la mine, et à ce titre on leur reconnaissait un pouvoir d'engendrement du minerai; c'est pourquoi elles étaient vénérées par les mineurs, qui leur offraient des libations avant chaque descente (Albornóz 1988 [1585] : 165). Si, comme l'affirment les

³² Dans Platt *et al.* (s/presse), nous étudions également l'idole de Chaqui, qui se trouve comme celle de Porco sur le territoire de cette confédération multi-ethnique.

³³ Nous avons étudié ce système dans Platt *et al.* (s/presse).

³⁴ Il est fréquent que les pierres de foudre soient des pierres fendues. L'exemple le plus ancien étant sans doute celui de la "pierre du Tonnerre" dont une partie fut trouvée à Arapa sur une des rives du lac et l'autre à Tiwanaku sur l'autre rive. Ce monolithe appartient à la culture Pucara (pré-tiwanaku).

panacas du Cuzco, ce premier minerai était offert à Viracocha, on saisit le lien de sens qu'établissaient les mineurs indiens — également agriculteurs — entre le dieu "qui porte la surface de la terre à son plein développement pour l'exploitation agricole" et les *mamas* de la mine. On comprend mieux de même les raisons pour lesquelles un extirpateur d'idolâtrie "de la qualité" d'Albornoz — également mineur — recommandait de s'intéresser aux pierres de mine conservées par les Indiens. "En découvrant les mères des mines (*mamas*), disait-il, on peut découvrir les minerais dont elles sont issues" (Albornoz 1989 [1585] : 197). Ces *mamas* de *tacana* était donc bien la preuve de la richesse du minerai de Porco.

Les Charkas et leurs alliés, quoiqu'officiellement convertis au christianisme, n'avaient jamais cessé d'adorer "Tata Porco" et de lui offrir des sacrifices; car la mine était autrefois un lieu de pèlerinage pour toutes les ethnies de la région qui reconnaissaient en elle leur lieu d'origine (*pacarina*). Les Charkas, lors de leur alliance avec l'Inca, étaient devenus les grands guerriers de l'Empire et Porco avait non seulement les attributs d'un dieu tutélaire qui éloignait les maladies et faisait la pluie et le beau temps, mais également ceux d'un dieu de la Guerre.

La *mita*, ce travail forcé mis en place par les Incas pour l'exploitation des mines, entretenait des rapports avec le pèlerinage. En effet, le déplacement à date fixe de groupes entiers sur les lieux d'exploitation du minerai était accompagné de rituels nombreux qui commençaient dès que chaque ethnie quittait son territoire. Les cérémonies aux *apacheta* (cairns) et aux montagnes du chemin se poursuivaient et s'achevaient finalement sous terre. Fray Bernardino de Cárdenas, qui vécut dans la région minière d'Oruro, décrit dans un manuscrit inédit, le *Memorial y relación de las cosas muy graves que acaecieron en este reino del Perú* (1639), quelques-uns des rites que les mineurs accomplissaient lors de leur descente dans la mine, passant de la lumière du jour à l'ombre souterraine :

"Ils meurent dans un terrible état d'idolâtrie, car dans la mine ils commettent des idolâtries, ils lui donnent le nom de Dame (*señora*) et Reine³⁵ et lui demandent [à la roche] de bien vouloir devenir tendre, et ils lui offrent en sacrifice une herbe maudite qu'ils appellent coca, qu'ils achètent à cette fin mais aussi pour la mâcher, car ils disent qu'elle leur donne des forces, mais ce n'est là qu'une tromperie de plus du démon à qui ils l'offrent et c'est pourquoi je voudrais voir supprimer cette herbe démoniaque et que votre majesté donne l'ordre que l'on supprime tous les champs de coca [...]. Les indiens dans le cerro avant d'entrer dans la mine demandent de la force au démon et ils l'appellent puma (*otorongo*) et lui offrent des

³⁵ Bernardino de Cárdenas traduit ici par le terme espagnol "*Reina*" le vocable quechua "*Coya*" qui désigne également l'épouse de l'Inca.

racines auxquelles ils donnent le nom de *curu*, que je proscrirais aussi si Dieu et votre majesté m'aidaient à le faire"³⁶.

Faute d'études précises comme celle que nous avons réalisée sur les chefferies Karakara-Charka, cette dimension rituelle et mythique du travail minier n'a pu être mise en évidence.

Si l'origine du sanctuaire de Porco était sans nul doute pré-inca, le culte à la mine se poursuivit lorsque le Charka fut inclus dans l'Empire, et lors de l'extirpation, on exhuma les preuves matérielles de cette continuité. Si la religion inca châtiât durement les *waka* des vaincus, elle honorait au cours des grands rituels de *capacocha* les *waka* des vainqueurs. Leurs armes (massues, lances, trompettes) étaient l'objet d'une vénération particulière³⁷. C'est conformément à cette logique qu'une partie de ces armes fut retrouvée au moment de l'extirpation d'idolâtries à Porco, sur le lieu des sacrifices, tout près de l'endroit où se trouvaient les trois pierres de métal *tacana*, à l'entrée même de la mine. Ces trophées constituaient la preuve tangible de l'efficacité de la *waka* et de la reconnaissance en ses vertus guerrières; ils consacraient également les qualités de guerriers des Charkas, qui figuraient parmi les combattants les plus valeureux de l'Empire. Ils avaient en effet conquis la partie nord de l'empire (Équateur) pour le compte de Huayna Capac.

On comprend mieux maintenant pourquoi le palanquin de l'Inca en argent de Porco, extrait d'une *waka* aussi puissante et victorieuse, était tout autant indiqué pour porter l'Inca au combat que pour promener sa momie, car l'un comme l'autre perpétuaient, comme nous l'avons dit, l'image guerrière et fécondante de l'Empereur.

LA MINE D'ARGENT DE PORCO ET SON EXPLOITATION À L'ÉPOQUE PRÉHISPANIQUE

La mine de Porco avait été reliée au Cuzco à l'époque de Huayna Capac par l'une des deux grandes routes qui contournaient le lac Titicaca, celle de l'est qui se dirigeait vers le sud : la route d'Umasuyu (Bouyasse-Cassagne 1980; Hyslop 1984). L'argent pouvait donc facilement parvenir à la capitale pour y être travaillé par des orfèvres choisis, même si le Cuzco était fort éloigné de Porco.

³⁶ On distingue trois sortes de *kurru* (*geranium fallax*, *geranium peruvianum*, *geranium filipes*). Aujourd'hui le *kurru* est employé non seulement pour éloigner les maléfices mais également pour prévenir les migraines causées par le mal d'altitude (*soroche*) et le mal de aire.

³⁷ Ce culte est signalé par Albornoz (1988 [1586]).

Les gisements de Porco et de Potosí présentait des caractéristiques comparables. De grandes quantités de métal natif et de minerai d'argent *tacana* se trouvaient dans des *bolsas* (textuellement "poches")³⁸.

À Porco, lorsque les Espagnols commencèrent l'exploitation, la minéralisation était constituée de la moitié ou des deux tiers d'argent natif, le reste étant du minerai. Dans les premiers temps de l'exploitation coloniale on pouvait encore obtenir, selon Capoché (1959 [1585]), d'une seule de ces *bolsas* 8 à 10 000 pesos d'argent; or, lorsque cet auteur écrivit, en 1585, la mine était déjà en exploitation depuis longtemps.

Avant que la mine de Potosí ne fût exploitée, le métal natif affleurerait et cela avait peut-être été le cas de Porco dans des temps reculés. Dans la relation qu'il fait de la découverte de Potosí, le florentin Nicolás de Benino, conseiller du vice-roi Toledo, affirme "qu'en arrachant les herbes du sol, des sortes de petites pommes de terre (*papas*) en argent de la grosseur d'une noix sont entraînées par les racines"³⁹.

À Huantajaya, sur la côte pacifique, au sud d'Arica, une autre grande mine d'argent fut exploitée par les Incas. Certaines de ses *bolsas*, selon les études de K.W. Brown et A.K. Craig (1994 : 303), pouvaient peser, au début de l'exploitation coloniale jusqu'à 100 livres. Pour ce cas, exceptionnellement, nous possédons une description du filon exploité par l'Inca. Le chroniqueur Pedro Pizarro parle, une fois encore, à propos des gisements de Huantajaya, de minéralisations appelées *papas*⁴⁰ :

³⁸ Nous donnerons ici la définition de García de los Llanos (1983 [1609]) : "Lorsqu'une veine devient très étroite au point de se perdre ou presque, puis qu'elle réapparaît avec vigueur et qu'elle le fait plusieurs fois, on dit qu'elle fait des poches (*bolsas*) et non des *criaderos*". *Bolsa* : accumulation plus ou moins importante de minerai dans des dépôts sporadiques qui ne constituent pas un filon (Appendice III de l'édition de L. Capoché par G. Mendoza, BAE 1959).

³⁹ "On trouva là du métal à la surface du sol et tous ceux qui étaient présents disent qu'en plusieurs endroits il y en avait jusqu'au genou et en grande quantité et qu'il était excellent, et qu'en certains endroits il suffisait d'arracher les herbes et leurs racines entraînaient des pommes de terre de la taille d'une noix et on prenait cela comme quelque chose de merveilleux". A. Barba (1967 [1640]) raconte la même anecdote à propos des mines de Lipez.

⁴⁰ Les termes *papa* ou *llallahua* qui désignent le minerai sont également employés pour les pommes de terre.

"Il y avait des pommes de terre rondes comme des balles auxquelles les indiens donnaient le nom de *papas*, et il y en avait de deux cents, trois cents et cinq cents pesos et même d'une arrobe⁴¹ ou de deux".

Les mines de Berenguela, dans la région des Pacajes, près du Titicaca, qui étaient exploitées par l'Inca, donnaient également de l'argent natif.

Selon l'archéologue Shimada (1974), qui a travaillé dans une mine de cuivre préhispanique de la région de Lambayeque, les mineurs indigènes détectaient la présence d'un gisement à la couleur et à l'odeur particulières de la terre. Quant à la façon la plus aisée d'exploiter l'argent natif, lorsqu'il affleurait, c'était par la mise à feu des terres. Or, nous savons que cette pratique était en vigueur au Pérou dans les Chachapoyas lorsque les Espagnols s'en emparèrent⁴², mais rien n'indique que cette technique ait été pratiquée à Porco.

Nous ignorons si certaines caractéristiques métallogéniques étaient privilégiées pour l'exploitation des mines d'argent préhispaniques, mais sans doute faut-il prendre en compte pour toutes les exploitations que nous venons de citer :

- la qualité et la quantité exceptionnelles de l'argent (natif, *tacana*);
- l'existence de ces fameuses *bolsas* ou des concrétions dénommées *papas* qui délivraient, par blocs, de grandes quantités de métal, preuve évidente pour les Indiens que le métal poussait bien sous terre comme les tubercules (*papas*) et que la mine était "fertile".

A Porco comme ailleurs, à l'état natif, l'argent présentait l'avantage de ne pas avoir besoin de subir un traitement métallurgique, ou comme le dit Matienzo (1967 [1567]), "il ne demandait qu'à d'être dégagé de sa gangue à coups de marteau"; on pouvait alors le travailler immédiatement. Quant à la très riche *tacana*, avec une teneur de deux tiers d'argent métal, elle était fondue dans les *guayra* indigènes.

Hormis l'exemple de la mine d'argent préhispanique de Huantajaya, il existe de brèves descriptions de mines d'or. Nous nous référerons ici à celles de Chuquiabo —l'actuelle La Paz— au premier temps de la colonie. Il y est fait état d'instruments rudimentaires, les mêmes que

⁴¹ Une *aroba* = 11,5 kg.

⁴² "Je me souviens que j'ai entendu Atabalipa dire au Marquis don Francisco Pizarro que dans cette province il y avait une montagne à laquelle on mettait le feu de temps en temps et que lorsque le feu était éteint on y trouvait de l'argent en coulées et c'est pour cette raison que don Francisco Pizarro tardait à s'octroyer des terres en marquisat, car il attendait de prendre cette province et à Guanuco, il tenta de troquer ses indiens contre ceux de là-bas, avec la permission de votre Majesté, je dis qu' Atabalipa dit que cette terre se trouvait vers les Guancachupachos; mais je ne sais pas bien où se trouvait exactement cette province, encore que je me souviens qu'il nomma les Chachapoyas." (Pizarro 1963 : 189).

ceux qu'utilisaient les hommes du Néolithique européen pour les mines de silex (cornes de cervidés, sacs en cuir). Les galeries sont étroites et ne laissent place qu'à un seul homme, mais elles pénètrent à l'intérieur jusqu'à 70 mètres environ (Oviedo 1946 [1549] et Sancho de la Hoz 1917 [1535])⁴³; non loin on trouve des puits en exploitation de la hauteur d'un individu.

Dans les mines d'argent de Huantajaya, comme dans les mines de cuivre de Chuquicamata (nord du Chili), des masses qui servaient à casser la roche ont été découvertes. Il s'agit de pierres de 20 à 30 cm de long sur 12 à 15 cm de large, qui sont fixées sur un manche de bois par des lanières de cuir. Tout permet de penser que des instruments semblables furent utilisés à Porco.

La taille et la configuration de l'exploitation dépendaient bien entendu de la nature de la roche encaissante et de la disposition des minéralisations (filons), mais elle était également limitée par l'usage des outils primitifs. Aussi les mines préhispaniques étaient-elles souvent de petite taille (c'est le cas des mines de cuivre étudiées par Shimada dont les galeries ne dépassent pas 30 mètres), et il est légitime de penser que celles de Porco n'étaient pas très profondes non plus. En effet, Hernando Pizarro fait état, dans sa lettre, de galeries qui atteignent à peine 7 mètres de développement. Les Espagnols introduisirent des outils métalliques plus performants que les marteaux des Indiens et lorsque Ocaña visite le Cerro de Porco en 1603, la mine a été grandement exploitée; elle est par ailleurs en partie inondée et il décrit, dans une vision apocalyptique, une montagne ouverte en son milieu et de haut en bas dans le sens de la veine principale, sur une profondeur de 8 à 10 mètres (Ocaña 1969 [ca 1606] : 182).

Lorsque les Espagnols commencèrent à exploiter la mine de Porco, ils continuèrent à employer les techniques de fonte indienne par *guayra*. Si Ocaña (1969 [ca 1606] : 183) considère que les Pizarro

⁴³ "Ces mines se trouvent dans une montagne où coule une rivière, à mi-hauteur, elles sont creusées comme des grottes et c'est par leur bouche que l'on rentre pour creuser la terre, et les indiens la creusent avec des cornes de cerfs et l'en sortent dans des cuirs cousus en formes de sac ou d'outres en peau de lamas. La façon de laver ces terres consiste à puiser dans la rivière un récipient d'eau et sur la berge ils ont disposé des pierres très lisses sur lesquelles ils déposent la terre. Ils évacuent l'eau par un tuyau du récipient et en tombant celle-ci enlève peu à peu la terre, et l'or reste alors sur les pierres et ils n'ont plus qu'à le recueillir. Les mines pénètrent à l'intérieur des terres, parfois de 10 brasses et parfois de 20, la plus grande mine porte le nom de Guarnacabo et a 40 brasses de long. Elle est dépourvue de lumière, et dans sa largeur c'est à peine si elle peut contenir une personne courbée, et personne d'autre ne peut y pénétrer tant que la première personne n'est pas sortie. Les gens qui extraient de l'or ici doivent être environ une cinquantaine, hommes et femmes, ils sont tous originaires de la région, un cacique en a 20 un autre 50 un autre 30, et d'autres selon le nombre d'indiens qu'ils possèdent et ils extraient le minerai pour le seigneur principal et ils prennent garde que personne ne vienne le voler".

faisaient raffiner de la sorte 80 000 pesos d'argent par semaine, on peut légitimement penser que le rendement, sous les Incas, était également élevé.

Le minerai était d'abord broyé à l'aide d'un gros marteau de pierre (*cumpa*), pour le débarrasser de sa gangue avant d'être fondu. Puis on l'introduisait dans la *guayra* avec de la galène (Pb S) entre deux couches de charbon de bois. En effet, le point de fusion de la galène (327,5°C) permettait d'abaisser celui de l'argent (961,9°C). Cette fusion donnait comme résultat un alliage plomb-argent. Le plomb était alors éliminé dans un four de réverbération (*tochimpu*). Au bout de quelques heures, on considérait que l'argent était suffisamment raffiné. L'argent ainsi obtenu n'était en général pas d'un titre élevé (Arduz 1997 : 109).

"L'ancienne manière d'affiner l'argent avant que l'on ne se serve du mercure était au moyen des fours à vent, que les indiens appellent *guayras*. Ce sont des fours portables de la forme d'une petite caisse de céramique crue épaisse d'un doigt. Elle a environ une *vara* de hauteur et un tiers de *vara* de large à la base, de là elle s'élargit pour atteindre la moitié d'une *vara* dans sa partie la plus haute. Elle est couverte d'ouvertures et de bouches sur le devant, c'est là que le vent passe et met le feu et fait fondre le métal, sur les côtés et au dos se trouvent d'autres yeux moins nombreux et petits, c'est par là que sort la fumée. Les indiens mettent ces fours sur les hauteurs, là où le vent souffle librement, lorsqu'il faiblit ils les montent au haut des montagnes et lorsqu'il est fort ils les descendent, et ils connaissent ces lieux et le temps qu'il y fait. Ils fondent nuit et jour selon le vent, ils les remplissent de charbon les mettent au feu et au-dessus le métal et peu à peu ils ajoutent charbon et métal jusqu'à épuisement ou que le vent ne leur manque. Au pied du four se trouve une casserole de céramique où tombe goutte à goutte le plomb qui s'échappe du métal et ils en font des pièces qu'ils raffinent ensuite dans d'autres fours qu'ils appellent les *tochimpu* où ils font l'argent. C'est une façon de fondre les métaux riches [...]. L'argent ainsi obtenu n'était pas de très bon aloi..."⁴⁴.

"Les *tochimpu* avaient deux portes, l'une où l'on pouvait installer des soufflets, l'autre qui permettait de mettre un petit four semi-cylindrique (la *mufla*) dans le four, on y met du charbon on ferme la partie supérieure" (Barba 1967 [1640] : 133).

L'argent, d'une ductilité supérieure à l'or, permettait de confectionner de grandes plaques; c'est sans doute pour cette raison que les murs du Coricancha étaient recouverts par endroits d'argent de Porco. Cet argent natif était vraisemblablement martelé, et il est saisissant de constater que l'un des chefs *charka* portait le nom de "Morroco", terme qui signifie en aymara "marteau pour battre l'argent". Morroco a pour équivalent quechua *tacana*, qui signifie aussi marteau et renvoie au métal *tacana* de haute teneur argentifère, le

⁴⁴ Ovando, Descripción del Perú, in *Relaciones Geográficas de Indias*, BAE, T.II, p 119.

métal dont était constituée la *waka* de Porco précisément. Quand au verbe *tacani* il signifie en quechua "donner des coups", donc "marteler"⁴⁵.

UNE PÉPINIÈRE À L'INTÉRIEUR DE LA TERRE

Si l'on considère maintenant ces formations particulières appelées *bolsas* (poches) ou *papas* (pommes de terre) qui, selon nos sources, contenaient l'argent, une comparaison s'impose immédiatement avec les grandes mines d'or de l'Inca de Carabaya exploitées à la même époque, et mieux connues dans les Andes du Centre-sud que les mines d'argent préhispaniques.

J. Berthelot (1978), qui a étudié ces mines situées au nord-ouest du lac Titicaca, a pu démontrer que si les placers des rivières, qui charriaient des pépites et des paillettes, avaient pu demeurer, avec le consentement de l'Inca, la propriété des communautés aymara et pukina de la rive nord du Titicaca, celui-ci s'était pour sa part approprié les mines d'or en galeries. Les grands blocs de minerai situés sous terre étant chargés d'une sacralité supérieure aux pépites de rivières et à l'or en poudre⁴⁶.

Les travaux d'ethno-astronomie de Urton (1981 : 91-92, 101) démontrent par ailleurs que dans la cosmologie andine, les métaux étaient engendrés par une étoile filante (*chasca*) qui aurait pénétré la terre en s'échappant de l'une des balles de la fronde que tient l'Éclair dans sa main. En effet, selon le portrait fort connu que nous en a laissé Cobo, on représentait l'éclair comme un guerrier céleste :

"Un homme qui était dans le ciel et dont le corps était formé d'étoiles, il tenait une massue dans la main gauche et une fronde dans la main droite, il était vêtu de vêtements brillants qui brillaient comme l'éclair quand il se retournait pour tirer avec sa fronde, et son claquement engendrait le tonnerre, ce qu'il faisait lorsqu'il désirait que tombe la pluie [...]. Ils disaient que le milieu du ciel était traversé par un grand fleuve, et ils désignaient cette grande écharpe blanche, que l'on voit depuis ici-bas et que l'on nomme voie lactée, et à propos de laquelle ils disent un tas de sottises. Ils croyaient que cette rivière faisait couler l'eau sur terre, et ils attribuaient au tonnerre le pouvoir de faire pleuvoir, de faire la grêle et toutes les choses qui demeurent dans la sphère des nuages et la région des airs où se constituent les substances imparfaites, ainsi sous le nom de tonnerre et comme

⁴⁵ Dictionnaire de González de Holguín (1952).

⁴⁶ L'intérieur de la terre est lié en aymara à la notion de secret, de cachette : "*Manqhue vel mikayo*, profundidad o profundo del agua, tierra y otras cosas. *Manqhue Kotayo*, *toca*, *cueva*, o profundidad para esconder; *manqhue taqui*, secretamente o a escondidas" (Bertonio 1984 : 214).

partie intégrante de celui-ci ils adoraient l'éclair, l'arc-en-ciel, les pluies, la grêle et même les tempêtes, les tourbillons de l'air et du vent". (Cobo 1956 [1653] : 147).

L'éclair a pour nom *illapa*, et les gros blocs de minerai qui se caractérisaient par leur dimension extraordinaire ou leur forme inhabituelle étaient désignés comme *illa*, parce que plus que d'autres chargés de la force de la divinité qui les avait engendrés, et c'était sans doute le cas de ces "poches" d'argent de Porco individualisées à l'intérieur d'un filon ou encore des *papas* en "forme de balles".

En quechua, *illa* et *mama* sont synonymes; le premier de ces termes désignait également les pierres que l'on conservait et auxquelles on attribuait le pouvoir de rendre riche et de porter chance. *Illa* renvoyait aussi à la notion de trésor et à tout ce qui était ancien et avait été conservé pendant longtemps⁴⁷. Cette notion était donc très proche de celle de *waka*, dont le champ sémantique est très vaste puisqu'il inclut à la fois l'idée de trésor, celle de tombeau et la divinité.

Les *waka*, autrement dit les formes du sacré, se distinguaient par leur apparence hors du commun et souvent monstrueuse, et l'Éclair (*illapa*) qui avait le pouvoir de déformer les êtres humains, mais également de diviser ou de multiplier, était la divinité théophore par excellence. En créant les jumeaux, en formant les becs de lièvre, en donnant des doigts supplémentaires, en engendrant les grands blocs de minerai (*mama*) ou les plantes les plus belles, elle ne faisait en réalité que témoigner de son pouvoir fécondant.

Les mondes minéral et végétal étaient conçus sur le même modèle, et les analogies entre ces deux univers s'exprimaient dans le vocabulaire. Ainsi les procédés de fonte du minerai étaient-ils assimilés aux pratiques culinaires (le terme *tocoychimpu* désignant à la fois la casserole percée qui servait à griller le maïs et le dispositif permettant d'affiner l'argent). Le Catéchisme du Troisième Concile de Lima (1584-1585) résume clairement la situation en nous donnant à comprendre que l'agriculture, l'exploitation minière et la métallurgie faisaient bien partie d'une seule séquence religieuse :

"Au moment de la récolte lorsqu'ils voient les pommes de terre *llallahuas*, qui ont des formes différentes des autres ou des épis de maïs ou des plantes différentes des autres ils les adorent et ils font des cérémonies spéciales d'adoration au cours desquelles ils boivent et ils dansent, et ils pensent que cela leur portera chance. Ils font de même avec les mines auxquelles ils donnent le nom de *Coya*, ils adorent et vénèrent les métaux qu'ils appellent *mamas*, et les pierres qu'ils nomment *corpas*, qu'ils embrassent et auxquelles ils font plusieurs rites. De même pour les pépites d'or ou l'or en poudre et l'argent et les *guayras* où ils fondent l'argent. De même

⁴⁷ *Ylla* : "pierre bezoard grande ou de la taille d'un œuf ou plus grande, que l'on portait par superstition pour devenir riche et avoir de la chance" (1952 [1608]).

ils adorent le cinabre auquel ils donnent le nom de *ychma* ou *limpi* et celui-ci est très apprécié pour diverses superstitions".

Les grands blocs de minerai de Porco, à l'instar des concrétions appelés *papas* (pommes de terre), dont la forme ronde rappelait à Pizarro celles des balles de métal qu'utilisaient les Indiens au combat et que lançait l'Éclair avec sa fronde, étaient les prototypes germinatoires de la mine. Au même titre que les autres fruits de la terre, ils étaient dotés d'un pouvoir fécondant exceptionnel, qui tenait à leur taille et à la qualité du minerai qui poussait à l'intérieur de la terre. Il était donc logique qu'ils fassent l'objet d'un culte à la fécondité et à la richesse et qu'ils soient préférés, à ce titre, pour la confection des objets sacrés de l'Inca, lui-même source de toute richesse. Quant aux trois pierres "de métal *tacana*" qui constituaient l'idole de Porco, elles étaient sans doute la première manifestation du dieu. Cette trinité métallique évoquait-elle la triple invocation du guerrier céleste qu'était *Illapa* et que l'on priait sous les noms de *choqueilla catuilla intiillapa*, termes qui suggèrent la brillance (*illa*) du métal, ou renvoyait-elle aux trois balles de métal de la *boleadora*⁴⁸ que ce dieu tenait dans l'une de ses mains ? Ou encore à celle de l'Inca lorsqu'il consacrait une mine au Soleil en jouant au jeu de l'*ayllu* ?

Quoi qu'il en soit, les *mamas* de Porco sacralisaient un lieu touché par le guerrier céleste, et si l'on retrouve dans toute la région sud du Collao un grand nombre de trinités semblables qui se présentent soit sous la forme de trois pierres, soit sous celle de trois têtes sur un seul corps, comme l'a signalé T. Gisbert (1980), c'est, je pense, parce que les unes comme les autres correspondaient à des idoles minières dans une région où le minerai constitue la principale source de richesse. Il serait aisé d'en tracer la carte, comme nous l'avons fait pour les *waka* des volcans de la Côte Pacifique, afin de prouver la coïncidence des lieux de culte et des mines (Bouysse-Cassagne et Bouysse 1984; Platt *et al.* s/presse).

D'autres divinités, et non des moindres, comme l'idole du grand centre de pèlerinage situé sur le lac Titicaca à Copacabana, n'étaient-elles pas également des pierres de mines, comme j'en ai fait la démonstration dans un ouvrage antérieur ?⁴⁹

La sacralité de quelques grandes *waka* trouvait assurément son origine dans le monde souterrain de la mine. En outre, si l'on observe

⁴⁸ La *boleadora* (*ayllu* en quechua et *liwi* en aymara) se compose de trois lanières de cuir auxquelles sont attachées des balles de métal.

⁴⁹ Dans *LLuvias y Cenizas*, j'ai eu l'occasion de démontrer que l'idole de Copacabana, de couleur bleu-vert, était selon toute vraisemblance une pierre extraite des mines de Lipez, la *copaquira*.

attentivement la configuration des *ceques*, ces alignements qui à partir du Cuzco délimitaient le calendrier impérial, on constate qu'un grand nombre de lieux sacrés qui les jalonnaient étaient marqués par trois pierres (Zuidema 1995). La présence au Cuzco, dans le temple de Cacha, d'une idole qui se présentait sous la forme de trois pierres, constitue à nos yeux l'une des preuves irréfutables de l'importance des mines au sein de ce calendrier inca. Nous avons eu en effet l'occasion d'établir ailleurs que les termes *kakya*, *cacha*, *kakcha* signifiaient —dans les trois langues générales des Indiens (pukina, quechua et aymara)— "tonnerre", et que cette invocation du guerrier céleste était intimement liée à la personne de l'Inca Pachacuti, conquérant des *Charkas*.

En effet, comme l'a démontré Mariusz Ziolkowski (1984), cet Inca avait eu une vision initiatique. En se penchant sur la fontaine de Susurpukio au Cuzco, l'éclair lui était apparu sous la forme d'un guerrier céleste. Il avait depuis lors choisi d'en prendre les attributs guerriers —fronde et massue— et de porter le nom de Pachacuti, terme qui signifie "temps de la guerre" et "renversement du monde".

Tel était l'Inca guerrier par excellence, et s'il partait au combat, c'était juché sur son palanquin métallique, pourvu des attributs scintillants du Dieu du Ciel, lançant des balles d'or fin et accompagné de sa *waka* de la Guerre qui n'était autre que Cacha. Cependant, une fois encore, cette figure divine qu'est l'Inca, ne doit pas être considérée seule mais confrontée aux représentations locales et aux réalités sociales de Porco —celles d'une divinité victorieuse appartenant aux troupes d'élites de l'Inca⁵⁰.

Quand au cadavre de chaque Inca, chef de lignage, entouré d'objets de métal et revêtu de ses attributs guerriers, il représentait également la toute puissance fécondante de la divinité, et c'est à juste titre que le nom du dieu Illapa était réservé à la momie royale (tel qu'il figure sur la gravure de Guamán Poma de Ayala) ou aux momies des nobles —c'est-à-dire à ceux qui emportaient dans leurs tombes des objets précieux— alors que le commun des mortels était connu sous le nom prosaïque de *aya* (cadavre), ou sous celui plus générique de *malqui*.

A ce propos, un autre facteur, indépendant des formes d'occurrence du minerai mais sans doute déterminant dans le choix du métal de Porco pour des objets d'une grande sacralité, doit être ici évoqué. Si l'on en croit Ocaña (1969 [ca 1606]), l'argent de Porco se distinguait par sa couleur très "blanche" de même que l'argent de Huantajaya (dont la mine, comme le précise Sancho de la Hoz, avait été consacrée au Soleil). Si l'une des exigences de la métallurgie andine était la

⁵⁰ Les Charkas conquièrent pour l'Inca une partie de l'Équateur.

recherche de la brillance et de la couleur, cette condition devait être plus particulièrement requise pour les objets du Coricancha et ceux de l'Inca. La brillance du métal de Porco, qui évoquait l'éclair, était bien le signe manifeste de la présence du dieu au cœur même du minerai, et c'est probablement cette présence que les orfèvres cherchaient à mettre en évidence en martelant l'objet.

Représentante de l'Éclair, la *waka* de Porco était adorée comme une divinité météorologique qui assurait la prospérité des récoltes, mais aussi pour donner la santé aux hommes dont elle était la divinité tutélaire, puisque ceux-ci étaient voués au même sort que les plantes ou que les minerais.

Au sein de l'Empire, de grandes processions étaient organisées dans les régions où se produisaient les premières pluies de la saison. On reconnaissait de cette façon la toute-puissance de la *waka* de la contrée. Et l'Inca, qui était la sacralité par excellence, avait bien évidemment le pouvoir de faire la pluie et le beau temps.

Lors d'une longue période de sécheresse, qui témoignait de l'inefficacité des divinités locales, l'Inca Viracocha n'hésita pas à abattre de sa massue les *waka* rassemblées pour la circonstance. Ce châtiment, au cours duquel l'Inca reproduisait la figure métonymique de l'Éclair, eut bien entendu pour effet immédiat de produire la pluie, car une puissante idole venue des terres chaudes de l'Andesuyo éleva la voix à ce moment précis et le miracle tant attendu eut lieu⁵¹.

Seuls des chemins détournés ont pu nous conduire du palanquin de l'Inca aux mines de Porco. Nous avons situé notre démarche dans la perspective de Kantorowicz (1955) et de Louis Marin (1981), qui tous deux suggéraient que le roi n'avait pas qu'un seul corps mais qu'il en réunissait en réalité trois : un corps historique, physique, un corps politique et un corps sacramental, sémiotique, le "portrait du roi" opérant l'échange entre le corps historique et le corps politique.

⁵¹ "A l'époque où l'Inca Viracocha gagna cette terre, comme le disent les anciens, il ne plut pas pendant deux ans et comme les gens mouraient de faim l'Inca Viracocha dit qu'on lui apporte tous les idoles et les *guacas* que l'on adorait au Cuzco, il les fit mettre sur la place et bien des gens n'entraient pas dans la place ni tout autour, l'Inca Viracocha s'installa au milieu des idoles et avec une massue d'or dans ses mains; il fit un discours aux idoles et *huaccas* : "Pourquoi, alors que les miens vous font tant de sacrifices, que l'on immole des hommes, des enfants, des jeunes hommes, des animaux, que l'on vous donne de la nourriture, que l'on jeûne, que l'on prie, pourquoi n'avez-vous pas pitié de tant de gens qui meurent de faim, alors que vous pourriez les sauver en faisant pleuvoir pour que la terre donne fruits et récoltes ? On raconte qu'il dit tout cela trois fois, et comme les idoles ne répondaient pas il leva sa massue et donna des coups aux unes et aux autres et les mit en morceaux. Pendant ce temps, on dit que d'un peu plus loin comme venant de l'air on entendit une voix qui disait : "Ces idoles et ces *guacas* que tu as brisées ne peuvent rien faire, si toi et tes gens vous croyez en moi, je ferai pleuvoir". "Tous crurent dans cette idole qui s'appelait Andesuyo et il plut alors. "Moi comme idole je fais mon métier, et pour cette raison il faut m'apprécier". (Rodríguez de Figueroa 1582).

Du portrait de l'Inca, nous n'avons retenu dans cette étude qu'un seul objet métallique que nous ne pouvons décrire avec exactitude, mais dont nous percevons à présent que le métal qui le constitue est à l'origine de l'un des liens entre les autres corps du roi.

Supposant que le travail de la mine, les techniques et l'orfèvrerie constituent un même univers ritualisé, dont le sens est lié au lieu d'extraction du minerai et aux qualités intrinsèques de ce dernier, j'ai été conduite à proposer comme hypothèse que l'origine de la sacralité du métal était à la fois liée à celle des origines, des ancêtres et à celle du guerrier céleste qui, en tant que puissance théophore et éclatante, donnait sens au très vaste champ que constitue l'univers de la mine (fécondité, guérison, guerre).

Le palanquin élaboré avec du métal issu du minerai de Porco était porteur d'une sacralité toute particulière, liée à la puissance de la *waka* du lieu et donc dépendante des qualités du minerai qui la constituait. De sorte que le portrait de l'Inca sous forme d'illapa n'était rendu possible que parce qu'un certain nombre d'objets de métal entraient dans sa composition, notamment son palanquin et ses armes.

Aujourd'hui, en raison de la baisse des cours de l'étain, les mines en exploitation sont de moins en moins nombreuses en Bolivie. Bien des mineurs ont dû se reconvertir et aller vivre ailleurs, et c'est avec tristesse que l'on parle des *relocalizados*, ces hommes du fond de la terre devenus la plupart du temps cultivateurs de coca dans les terres du Béni ou du Chaparé.

Cependant, lors de la fête de Carnaval (*supay*, "fiesta"), les diables, qui pour les Andins n'incarnent pas que les anges déchus des chrétiens ou les êtres fantastiques qui peuplaient l'imaginaire souterrain de l'Occident au XVI^e siècle et qui sont évoqués par Agricola dans le *De Animantibus Subterraneis*, mais bien également les âmes des ancêtres morts —vivant sous terre—, envahissent les rues des villes de la contrée⁵². C'est notamment le cas à Oruro, où les danses de la *diablada* qui ponctuent ce moment de l'année sont toujours, pour les mineurs, chargées d'émotion intense et de sacralité.

Si les Vierges et les Saints ont depuis longtemps remplacé les *waka* des mines, et si les âmes des ancêtres ont revêtu les masques des diables, dans les prières que les mineurs d'Oruro adressent à la Vierge de la Mine (Virgen del Socavón), les anciennes métaphores guerrières

⁵² *Supay* signifiait en quechua ancien "âme des morts", et c'est ce terme qui a été choisi par les évangélistes pour désigner le diable.

perdurent, et dans le langage de ces hommes de la nuit, les grains du chapelet "de la nouvelle idole", que l'on continue à désigner sous le nom de mère (*mamita*), se transforment soudain en balles semblables à celles que lançaient l'Inca et l'Eclair⁵³, tandis que du fond de la mine les âmes des morts qu'ils incarnent refont à nouveau surface.

"Nous venons de l'enfer,
Te demander protection
Tous tes fils les diables
Petite Mère de la mine,
Les graines de ton chapelet
Sont des balles d'artillerie
Défends-nous avec elles
Le jour comme la nuit.

T. B.-C.

NB : Tous les textes espagnols ont été traduits par mes soins et les manuscrits ont été ponctués afin de faciliter la tâche au lecteur.

⁵³ Au XVI^e siècle, les Aymara ont traduit l'arquebuse des Espagnols par le terme "*illapa*". Ici le nom donné à la vierge, "*mamita*", est également un diminutif de *mama*.

RÉFÉRENCES

Manuscrits

Archivo Nacional. Madrid. Diversos de Indias, 210.
Bernardino de Cárdenas (1639), Biblioteca Nacional, Madrid.
Archivo de la Biblioteca Nacional. Madrid, 261.

Relación muy particular del Cerro y minas de Potosí y de su calidad y labor, por Nicolás de Benino. Biblioteca nacional de Madrid MS 3040.

Livres et articles

- AGRICOLA, G.
1950 *De Animantibus Subterraneis*, cité in *De Re metalica* (traduction Hubert Clark Hoover et Lou Henry Hoover). New York : Dover Publications.
- ALBORNÓZ, S. (de)
1988 *Instrucción para descubrir todas las guacas del Pirú y sus camayoc y haciendas*, Urbano et Duviols (eds). *Historia* 16. Madrid.
- ARZÁNS Y VELA, N.
1975 *Historia de la Villa Imperial de Potosí*. La Paz : Biblioteca del sesquicentenario de la República.
- ARDUZ EGUÍA, G.
1997 *Sobre la metalurgia colonial de la Plata de Potosí*. *Historia y Cultura* 24. La Paz.
- BARBA,
1967 *Arte de los metales*. Potosí : Editorial Potosí (1640).
- BALLESTEROS-GAIBROIS, M.
1970 "Notas sobre el trabajo minero en los Andes con especial referencia a Potosí (S.XVI y ss)", in *La minería hispana e ibero-americana. Contribución a su investigación histórica (vol. I Estudios)*. Cátedra de S. Isidoro, León.
- BERTHELOT, J.
1978 "L'exploitation des métaux précieux au temps des Incas", *Annales (ESC)* 5-6 : 948-966.
- BERTONIO, L.
1984 *Vocabulario de la lengua aymara*. La Paz : CERES (1ère édition 1612).
- BOUYASSE-CASSAGNE, T.
1980 "La identidad Aymara, una aproximación histórica", *Hisbol-IFEA* : 43-67.
1993 "El rayo que no cesa, d'un dieu pukina à un dieu inca", pp. 165-180, in *Religions des Andes et langues indigènes*. Publications de l'Université de Provence.

- 1997 "Si votre plumage... Signes d'identité, signes de pouvoir chez les Incas", in *Des Indes occidentales à l'Amérique Latine*. Saint-Cloud : Éditions ENS.
- BOUYASSE-CASSAGNE, T. et Ph. BOUYASSE
1984 "Volcan chrétien, volcan indien", *Journal de la Société des Américanistes* T. LXX : 43-68.
- BROWN, K et A. CRAIG
1994 "A Silver mining at Huantajaya, Viceroyalty of Peru, in Quest of Mineral Wealth, aboriginal and colonial mining and metallurgy in spanish America", in A. Craig and R.C. West (eds), *Geoscience and Man*, vol. 33. Louisiana State University Press.
- CAPOCHE, L.
1959 *Relación general de la Villa Imperial de Potosí*. Biblioteca de Autores Españoles. Madrid (1585).
- CIEZA DE LEÓN, P. (de)
1986 *Crónica del Perú*, primera parte, segunda edición corregida. Lima : Pontificia Universidad Católica del Perú (1533).
- COBO, B.
1956 *Historia del Nuevo Mundo*. Madrid : Biblioteca de Autores Españoles, T.XCII, (1653).
- CONRAD, G. et A. DESMARET
1984 *Religión e imperio. Dinámica del expansionismo azteca e inca*. Madrid : Alianza ediciones.
- FERNANDEZ DE OVIEDO, G.
1946 *Historia general y natural de las Indias, islas y tierra firme del mar oceano*. Asunción : Editorial Guaranía (1549).
- GARCILAZO DE LA VEGA, I.
1945 *Comentarios reales de los Incas*. Madrid : Biblioteca de autores Españoles (1609).
- GARCIA DE LOS LLANÓS
1983 *Diccionario y maneras de hablar que se usan en las minas y sus labores en los ingenios y beneficios de los metales*. La Paz : Museo Nacional de Etnografía y Folklore (1609).
- GISBERT, T.
1980 *Iconografía y mitos indígenas en el arte*. La Paz : Gisbert ediciones.
- HYSLOP, J.
1984 *The Inca Road System*. New York : Institute of Andean Research.
- HOLGUÍN, DIEGO GONZÁLEZ
1952 *Vocabulario de la lengua general de todo el Perú llamada lengua quichua*. Lima : Edición del Instituto de Historia, (1608).
- KANTOROWICZ, E.H.
1955 "Mysteries of State": an absolutist concept and its late mediaeval origins", *Harvard Theological Review* XLVIII.
- LECHTMAN, H.
1974 "El dorado de los metales en el Perú precolombino", *Revista del Museo nacional* T. XL : 87-110.

- 1977 "Andean value system and the development of prehistoric metallurgy", *Technology and Culture* 25 : 1-36.
- 1978 "Temas de metalurgia andina", in *Tecnología andina*. Lima : IEP.
- MAFFEI, E., RÚA FIGUEROA
1871 *Apuntes para una biblioteca española de libros, folletos y artículos, impresos y manuscritos relativos al conocimiento y explotación de las riquezas minerales y a las ciencias auxiliares* (3 tomes). Madrid.
- MARIN, L.
1981 *Le Portrait du roi*. Paris : Éditions de Minuit.
- MATIENZO, J. (de)
1967 *Gobierno del Perú*. Lima : Travaux de l'Institut français d'Études Andines. T. XI, Paris/Lima (1967).
- MORÚA MARTIN (de)
1946 *Historia del origen y genealogía real de los reyes Incas del Perú*. Madrid : Ediciones Constantino Bayle ("Biblioteca Missionalia Hispánica") (ca 1609).
- OCAÑA FRAY DIEGO (de)
1969 *Un viaje fascinante por América del Sur*. Madrid : Stúdiium, (ca 1606).
- PACHACUTI YAMQUI SALCAMAYGUA, JOAN DE SANTA CRUZ
1993 *Relación de antigüedades deste reyno del Pirú*, Estudio etnohistórico y lingüístico de Pierre Duviols y César Itier. Lima : Institut Français d'Études Andines.
- PIZARRO, P.
1963 *Relación del descubrimiento y conquista de los Reinos del Perú, Crónicas del Perú*. V. Madrid : B.A.E.
- PLATT, T., T. BOUYSSÉ, O. HARRIS et T. SAIGNES
s/presse *Karakara Charka*. La Paz : CID.
- POMA DE AYALA, G.
1987 *Nueva corónica de Buen Gobierno*. Ed IV. Murra, R. Adorno y J. L. Urioste. *Cronicas de América - 29a-c*. Historia 16, Madrid (1615).
- RAMÍREZ DE VELASCO
1965 *Relaciones Geográficas de Indias*. Madrid : B.A.E. (1586).
- RAMÍREZ, S. E.
1974 "Ethnohistorical dimensions of mining and metallurgy in sixteenth Century Northern Peru", in A. Craig and R.C. West (eds), *Quest of Mineral Wealth , Aboriginal and Colonial Mining and Metallurgy in Spanish America*. (*Geoscience and Man* vol.33). Louisiana State University.
- Relación de la Provincia de Collaguas*
1965 *Relaciones Geográficas de Indias*. Madrid : BAE.
- SANCHO DE LA HOZ, P.
1917 *Relación de lo sucedido en la conquista del Perú* (Colección de libros y documentos referentes a la Historia del Perú, vol 5). Lima : C. Romero ediciones (1535).

- SANTILLÁN, H. (de)
1968 *Relación del origen y gobierno de los Incas*. Madrid : Biblioteca de Autores Españoles (1563).
- SHIMADA, I.
1974 "Pre-Hispanic metallurgy and mining in the Andes : Recent advances and future tasks", in A. Craig and R.C. West (eds), *Quest of Mineral Wealth , Aboriginal and Colonial Mining and Metallurgy in Spanish America*. (*Geoscience and Man* vol.33). Louisiana State University.
- TOLEDO, F. (de)
1989 *Disposiciones gubernativas para el Virreinato del Perú*. Sevilla : Escuela de Estudios hispano-americanos, CSIC, (1575-1580).
- TRIMBORN, H.
1959 *Señorío y Barbarie en el Valle del Cauca*. Madrid : Instituto Gonzalo Fernández de Oviedo (1ère édition 1949).
- URTON, G.
1981 *At the Crossroads of the Earth and the Sky*. Austin : University of Texas Press.
- VILLAGÓMEZ, P.
1917 *Exortaciones e instrucción acerca de las idolatrías de los Indios del arzobispado de Lima*, tome 12. Lima : Urteaga y Romero ediciones.
- ZIOLKOWSKI, M.
1884 "La piedra del cielo, algunos aspectos de la educación e iniciación religiosa de los principes incas", *Etnología Polona* vol. IX, Varsovie.
- 1977 "Los fuegos y las apuestas o el origen de la propiedad privada", in *Arqueología, antropología, historia en los Andes, Homenaje a Maria Rostworowski*. Lima : IEP.
- ZUIDEMA, R. T.
1995 *El sistema de ceques del Cuzco*. Lima : Pontífica Universidad Católica del Perú.